Céline Guillot, serge Heiden, Sophie Prévost (éds). — A la quête du sens. Etudes littéraires, historiques et linguistiques en hommage à Christiane Marchello-Nizia. Lyon : ENS Editions, 2006, 364 pages.

Sylvie Mellet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/corpus/1432>

DOI : 10.4000/corpus.1432

ISSN : 1765-3126

Éditeur

Bases ; corpus et langage - UMR 6039

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 199-205

ISSN : 1638-9808

Référence électronique

Sylvie Mellet, « Céline Guillot, serge Heiden, Sophie Prévost (éds). — A la quête du sens. Etudes littéraires, historiques et linguistiques en hommage à Christiane Marchello-Nizia. Lyon : ENS Editions, 2006, 364 pages. », *Corpus* [En ligne], 6 | 2007, mis en ligne le 25 juin 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/corpus/1432> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/corpus.1432>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Céline Guillot, serge Heiden, Sophie Prévost (éds). — A la quête du sens. Etudes littéraires, historiques et linguistiques en hommage à Christiane Marchello-Nizia. Lyon : ENS Editions, 2006, 364 pages.

Sylvie Mellet

- 1 Ce volume d'hommage s'ouvre, après l'introduction des coordinateurs, par quelques pages de reproductions iconographiques (enluminures, manuscrits médiévaux) en lien avec certains centres d'intérêt de C. Marchello-Nizia, suivies de la liste de ses publications, puis d'un récit à trois mains dans lequel Bernard Cerquiglini, Jacqueline Cerquiglini-Toulet et Michèle Perret évoquent la constitution et la vie du Groupe de Linguistique romane (1971-1980) fondé en grande partie à l'instigation de C. Marchello-Nizia et qui contribua grandement à renouveler les études d'ancien français, dans un positionnement théorique critique vis-à-vis d'un structuralisme alors dominant et parfois caricatural.
- 2 Viennent ensuite les contributions proprement scientifiques, réparties en quatre grands chapitres : morphologie et syntaxe, corpus et variation, texte et énonciation, littérature et histoire. L'ouvrage s'achève sur le portrait, brossé par B. Cerquiglini, du philologue Ch. Bonnier, chartiste rebelle, intellectuel et esthète averti, militant guesdiste.
- 3 La première partie comprend sept articles. Dans le premier, Claire Blanche-Benveniste s'intéresse à l'accord, en français contemporain, du participe passé avec le complément d'objet direct antéposé des verbes conjugués avec l'auxiliaire *avoir*. Cet accord, qui tend à disparaître, au moins à l'oral, laisse pourtant quelques résidus : ceux-ci sont-ils seulement la trace d'un contrôle socio-culturel de locuteurs encore soucieux d'une

norme apprise à l'école ? Ou bien peut-on déceler certains environnements et conditions morpho-syntaxiques plus ou moins favorables au maintien de l'accord ? L'auteur appuie son analyse sur un corpus de français oral de deux millions de mots (dont elle juge d'ailleurs qu'il reste insuffisant). L'étude exhaustive des occurrences la conduit à remarquer que, lorsque la forme féminine du participe est aussi régulièrement employée comme adjectif épithète ou comme nom (telles *distrainte*, *crainte*, *plainte*, etc.), l'emploi participial semble difficile à admettre par les locuteurs : personne ne dira « C'était une institutrice que nous avons tous crainte ». Par ailleurs, seul un nombre très restreint (une dizaine) de participes à marque de féminin audible fonctionnent comme élément verbal et fournissent le type d'occurrences recherchées. La conclusion est qu'il est possible, au vu des données attestées, et dans le cadre d'une tendance diachronique lourde à la disparition des marques flexionnelles, d'envisager une corrélation morpho-syntaxique entre l'accord et le statut quasi adjectival du participe dans des constructions résultatives susceptibles d'être glosées par un passif, par opposition à une absence d'accord dans les constructions strictement verbales à valeur événementielle (on retrouverait là, d'ailleurs, une bipartition qui s'est bien stabilisée sur la forme en *-ant* dite de participe présent).

- 4 C'est précisément à ce participe présent qu'est consacré l'article suivant de Povl Skårup qui se demande si, en ancien français, il convient de distinguer entre une forme déclinable et une forme indéclinable ou bien si l'on a affaire, dans tous les cas, à une forme déclinable dans laquelle l'éventuelle absence de *-s* final serait à interpréter comme une désinence zéro. Par ailleurs trouve-t-on en ancien français (contrairement au français contemporain) des formes déclinées noyau de syntagme verbal et des formes non déclinées en fonction adjectivale ? L'auteur tente, à partir d'un ensemble d'occurrences classées, relevées dans un corpus de textes littéraires écrits avant 1350, de répondre à ces questions.
- 5 Lene Schøsler consacre sa contribution à l'étude des constructions à verbe support ayant le mot *conseil* comme noyau prédicatif. Ces constructions sont beaucoup plus nombreuses en ancien et moyen français qu'en français classique et contemporain, provoquant une situation de variation et de concurrence intense entre les diverses expressions. Après avoir rappelé les caractéristiques des constructions à verbe support (changement de statut du noyau nominal, grammaticalisation du verbe et spécialisation du schéma valenciel), l'auteur étudie de manière très systématique les alternances entre verbe simple (*conseiller*) et les diverses constructions à verbe support, leurs fréquences respectives, leurs contextes d'emploi, les corrélations possibles, l'évolution du système. Bel exemple de linguistique de corpus qui fait appel non seulement à tout un ensemble de manuscrits d'œuvres complètes et de fragments, mais aussi à des bases de données en ligne et au DMF informatisé. Par voie de conséquence, les conclusions (p. 84 et p. 87) sont assurées et convaincantes.
- 6 L'article suivant, de Jukka Havu et Eva Havu, concerne un processus de grammaticalisation de lexèmes verbaux encore plus abouti : il s'agit des périphrases temporelles formées à partir d'un verbe de mouvement, exprimant le futur proche et le passé récent. Le principal enseignement en est que la périphrase *aller* + infinitif possède une variété d'emplois et de valeurs en discours remarquable (futur proche, mais aussi injonction, indignation et même, en contexte narratif, valeur de passé – encore connue du catalan par exemple) alors que la périphrase en *venir* est beaucoup plus stable et

fournit peu de sens dérivés. Où l'on voit que passé et futur sont loin d'être symétriques...

- 7 Pierre Le Goffic fournit une contribution sur l'évolution des interrogatifs aux relatifs, en comparant l'histoire de cette évolution en anglais et en français. L'auteur relève des différences importantes entre les deux langues et son étude détaillée montre que des faits que l'on pourrait être tenté d'aligner ne prennent en réalité pas place au même moment dans chacune des diachronies respectives et ne revêtent pas exactement le même sens en synchronie. Par ailleurs, alors que le système des interrogatifs est stable, morphologiquement homogène et peu évolutif, celui des relatifs est au contraire formé à partir de sources multiples, relativement instable et très évolutif. Autant de raisons pour éviter de parler trop rapidement d'une catégorie des « relatifs-interrogatifs ».
- 8 Bernard Combettes propose d'interpréter certains aspects des processus de grammaticalisation à la lumière d'une réflexion sur l'ordre des constituants dans la phrase. Partant de l'idée que l'ordre des mots, dans une langue donnée, est en partie lié à l'organisation et au fonctionnement des parties du discours dans cette langue (plus les catégories sont floues, plus l'ordre des mots se doit d'être fixe et plus les catégories sont rigides, plus l'ordre des mots peut être souple), l'auteur suggère de réévaluer dans ce cadre les relations qu'entretiennent la catégorie pronominale et celle des déterminants du nom ; ces catégories sont bien souvent apparentées et l'on passe facilement de l'une à l'autre par un processus de grammaticalisation. Or l'une et l'autre n'entretiennent pas les mêmes rapports avec le nom auquel elles s'adjoignent : le pronom (possessif, indéfini, anaphorique, etc.) est dans un rapport assez lâche de quasi juxtaposition, le déterminant est dans un rapport hiérarchique de dépendance étroite. Le passage de l'une à l'autre structure modifie donc la forme du syntagme nominal et, surtout, la reconnaissance de ses frontières qui soutient l'identification des différents syntagmes constitutifs de l'énoncé. Moyennant quoi, la grammaticalisation qui fait passer un pronom au statut de déterminant, rendant le syntagme nominal plus facile à identifier et à délimiter, pourrait être mise en relation avec l'évolution de l'ordre des mots qui caractérise le passage de l'ancien au moyen français et qui va dans le sens d'une plus grande souplesse.
- 9 Cette première partie s'achève sur un article de Raffaele Simone, intitulé « Constructions : types, niveaux, force pragmatique » et présentant un modèle de « grammaire de constructions et de catégories » qui tente d'analyser les différents types d'association et d'interaction entre les mots : un syntagme peut en effet recouvrir une véritable construction (dont la définition manque cependant de précision et ne permet pas d'évaluer la pertinence de la liste d'exemples, relativement hétéroclites, donnée p. 146) ou une simple combinaison, laquelle peut prendre la forme d'une « combinaison volatile », d'une « combinaison préférée » ou d'une collocation. La progression d'une structure à l'autre est assurée par l'intensification de la force cohésive. La liste précise des critères d'analyse proposés nous a laissée quelque peu perplexe, tant en raison de la terminologie employée (« pavoisement », « diastème », etc.) qu'en raison de la diversité extrême des valeurs affectables aux variables considérées.
- 10 La deuxième partie, « Corpus et variation » s'ouvre sur un texte de Benoît Habert, « Portrait de linguiste(s) à l'instrument », déjà paru depuis 2005 dans la revue en ligne *Texto!* Ce texte offre une mise au point terminologique intéressante : sans doute en raison de la large polysémie du terme anglais *tool*, la tentation est grande d'utiliser en

français le terme *outil* de manière aussi large, au risque d'entraîner des confusions conceptuelles gênantes. L'auteur souhaite donc clarifier les divers « statuts possibles de l'instrument en linguistique aujourd'hui » et préciser quelques notions connexes dans le domaine des bases de données informatisées et de l'annotation des données langagières qui y sont collectées. Il propose donc de définir l'outil par sa polyvalence (un logiciel multi-usage, par exemple, sera un outil), de réserver par opposition le terme d'instrument à l'objet spécialisé et orienté sur une tâche spécifique (tel un étiqueteur) ; l'instrument se caractérise en outre par sa stabilité et son homologation, et s'oppose par là au dispositif expérimental qui est tout aussi spécialisé que l'instrument mais n'en a pas encore atteint (ou n'atteindra jamais) la stabilité indispensable à sa reconnaissance sociale et à sa diffusion. A l'heure actuelle les aligneurs lexicaux sont des instruments, les aligneurs phrastiques sont des dispositifs expérimentaux. Une telle clarification devrait aider à déterminer les domaines des sciences du langage dans lesquels l'annotation, au sens large, est stabilisée et ceux dans lesquels elle ne l'est pas encore.

- 11 L'article de Fernande Dupuis et Monique Lemieux, intitulé « Vérification d'hypothèse(s) et choix de corpus », illustre remarquablement bien l'intérêt d'un corpus étiqueté pour l'étude de la morphologie verbale et de son évolution en moyen français (en lien avec l'emploi vs l'omission du pronom sujet) et, par conséquent, la nécessité de mettre au point une méthodologie d'étiquetage au moins partiellement automatique pour ces textes difficiles. La contribution montre d'ailleurs les gains obtenus, en matière d'analyse linguistique, grâce à la réflexion imposée par le développement et la mise au point de cet étiquetage assisté, en attendant la réalisation d'un éventuel étiqueteur entièrement automatique.
- 12 Dans « Hier comme aujourd'hui : quelques phénomènes de variation en syntaxe », Françoise Gadet nous livre un véritable plaidoyer pour une sociolinguistique intégrée en partant du constat que la variation ne fait pas système et ne peut donc être appréhendée qu'au niveau des langues, en tenant compte des locuteurs interagissants ; à cet égard, l'époque médiévale semble offrir un rapport privilégié à l'oral et à la variation, qui disparaît avec la valorisation de l'écrit aux 16^{ème} / 17^{ème} siècles inévitablement accompagnée d'une standardisation de la langue.
- 13 C'est encore l'accès à la variation qui préoccupe l'auteur de l'article suivant : Anthony Lodge souligne en effet, à partir d'un exemple concret emprunté au français parisien du milieu du 16^{ème} siècle, l'importance d'avoir accès à des sources renseignant sur cette variabilité, par exemple à des documents rédigés par des scripteurs peu expérimentés. Les représentations littéraires des parlers populaires, souvent caricaturales, sont cependant révélatrices, elles aussi, de traits de variation récurrents et perçus comme saillants par les auteurs. Elles ne sont donc pas à négliger entièrement.
- 14 La troisième partie « Enonciation et texte » commence par une étude d'Amalia Rodriguez Somolinos consacrée à des formules de modalisation assertive et de confirmation contenant l'adverbe *mon* < *munde* « nettement ». Il est à noter que l'étude la plus récente de cet adverbe avait été faite à partir des données dictionnaires. Ici, l'étude sémantique est renouvelée et enrichie d'analyses syntaxiques et pragmatiques grâce à la consultation de bases de données textuelles.
- 15 Elina Suomela-Härmä et Juhani Härmä portent un regard critique sur « l'alternance allocutoire en moyen français », c'est-à-dire sur l'alternance entre *tu* et *vous* dans un même tour de parole ou dans des interventions proches dont l'émetteur et le

destinataire restent constants. Ils tentent de donner une vue d'ensemble des paramètres contextuels pouvant justifier le choix de l'un ou l'autre pronom, et d'en établir une hiérarchie.

- 16 Michèle Perret revient sur une question qui l'a déjà préoccupée et qui avait donné lieu à un article dans *Langue française*, celle des traces de l'oralité dans l'énonciation littéraire médiévale ; ici, elle tente de dégager les « spécificités d'une énonciation manuscrite » ou, plus exactement les spécificités énonciatives induites par le type de support utilisé pour la diffusion des textes, à savoir le manuscrit. C'est dans cette diffusion manuscrite, avec des outils encore mal adaptés, que se sont développés les procédés de marquage du texte assurant le passage d'une transmission orale et auditive à une transmission écrite et visuelle. Le propos est surtout centré sur l'identification des instances discursives qui ne peuvent plus être différenciées par les pauses et les changements intonatifs. Divers procédés, souvent assez lourds, sont alors mis en place pour différencier les éléments du récit et articuler les discours rapportés à la trame narrative. M. Perret propose de rassembler ces procédés sous le terme global de « scripturisation ».
- 17 Jacqueline Cerquiglini-Toulet s'interroge sur la place du mythe de Babel dans ce Moyen Age où la *translatio* est une pratique constante tandis qu'à la jonction entre troisième et quatrième partie, Danielle Bohler s'intéresse aux prologues et à leur topique récurrente.
- 18 Pour la quatrième partie, non linguistique, nous nous contentons d'énumérer les contributions : « Entre langue et lettre : les voies d'une réflexion sur le *roman* » par M. Gally ; « Chevalerie et sodomie » de J. Le Goff ; « Le « soleil arrêté » de la *Chanson de Roland* et le « soleil trestorné » de *Hervis de Mes* (Histoires de soleils II) » de J. Grisward ; « Mysticisme et refrains d'amour : le *Livre d'amorettes* » par B. Roy ; « Songes et visions dans *La vie de saint Thomas Becket* de Guernes de Pont-Saint-Maxence » par M. Demmaules.
- 19 La richesse de l'ouvrage est donc à l'image de celle de la carrière scientifique de Christiane Marchello-Nizia qui s'est intéressée autant à la langue qu'à la littérature et à l'histoire médiévales, qui a pratiqué une linguistique fondée sur de solides bases philologiques autant qu'une linguistique de corpus embrassant les grandes masses de données textuelles, qui a produit des éditions savantes et mis en place la base de données textuelles du moyen français (BMF) intégrée à FRANTEXT.